

BARRAGE

The RCA Museum News

THE RCA MUSEUM
CANADA'S NATIONAL ARTILLERY MUSEUM



Octobre 2020

VISITEURS DU MUSÉE LORS D'UNE PANDÉMIE



La pandémie mondiale a fait diminuer le nombre de visiteurs qui se rendent au Musée de l'ARC. Ce qui aurait dû être le début d'un été occupé s'est avéré être le début d'un confinement de la Base des Forces canadiennes Shilo pendant trois mois.

Le 2 juillet, de nouvelles politiques ont été mises en place lors de la réouverture du Musée de l'ARC. Tous les visiteurs doivent maintenant faire une réservation et répondre à des questions de dépistage avant de pouvoir entrer. En raison du protocole lié à la COVID-19, les expositions interactives sont fermées. Pour créer un environnement plus sécuritaire, du désinfectant à mains est offert à tous ceux qui entrent au musée. Le personnel de l'entretien sanitaire a travaillé d'arrache-pied afin de nettoyer le musée. La taille des groupes est maintenant limitée, et aucune visite guidée n'est offerte jusqu'à avis contraire. Le parc d'artillerie demeure accessible.

Le nombre de visiteurs est à la baisse, en raison des consignes strictes sur les déplacements et les restrictions liées à la quarantaine. Les voyageurs internationaux ne sont pas venus et certains Canadiens venant des provinces de l'Est ont été refoulés parce qu'ils ne respectaient pas les consignes provinciales. Il y a eu des visiteurs des provinces de l'Ouest, dont la majorité était issue du Manitoba. C'était encourageant de voir autant de Manitobains appuyer le musée en le visitant durant cette période de changements constants.

Il est rassurant de voir que durant une pandémie, des gens s'efforcent de soutenir leur collectivité. À l'approche de l'automne, on espère que les Canadiens continueront d'explorer le Manitoba et viendront faire un tour. Pour connaître les consignes les plus récentes du musée sur la COVID-19, veuillez communiquer le Musée de l'ARC.

By Anita Michelsen

Exposition sur la guerre de tranchées

Des centaines de milliers de soldats canadiens ont combattu sur le Front occidental durant la Première Guerre mondiale. Le Musée de l'ARC a trois expositions liées à la guerre de tranchées. On y montre un bunker fortifié avec une pièce d'artillerie de campagne QF 18. L'Artillerie canadienne a parfois dissimulé ses canons lors d'attaques ennemies. Le musée expose un abri construit dans le mur d'une tranchée. Des abris de fortune étaient une partie normale de la guerre des tranchées. Remarquez la photo de l'exposition sur l'abri du musée à droite. Il y a aussi un masque à gaz de la Première Guerre mondiale qui est en montre. Durant la guerre, l'artillerie des deux côtés tirait des obus à gaz qui ont causé des pertes massives.



La tranchée était le point focal de la vie au front de la majorité des soldats. Les hommes vivaient et mouraient dans les tranchées. Ils ont fait de leur mieux pour rendre leur existence supportable et ce lieu habitable, mais ça n'a pas été tâche facile. Des millions sont morts dans les tranchées durant la Première Guerre mondiale. Les expressions « retourner à la maison » ou « passer l'arme à gauche » signifiaient mourir au combat. Souvent, les morts restaient sur le champ de combat. Ils étaient couverts d'asticots et de mouches. L'odeur devait être presque insupportable. Plus les corps restaient longtemps dans les tranchées ou près de celles-ci, plus le problème prenait de l'ampleur. Ce cycle s'est poursuivi tout au long de la guerre.

Les morts attiraient la vermine, dont les rats et les cafards. Les rats venaient pour les morts, puis restaient dans les tranchées. Ils envahissaient les tranchées à la recherche de leur prochain repas. Les mouches et les poux étaient aussi courants. Comme les soldats n'avaient pas le temps de faire du nettoyage ni aucun endroit pour se laver, les mouches et les poux étaient répandus dans les tranchées. L'été et l'hiver, les insectes tourmentaient les soldats. Les soldats avaient des infections qui donnaient lieu à de la gale et des éruptions cutanées. Les jours secs, la poussière devenait un problème. Les soldats devenaient couverts de poussière. Celle-ci se retrouvait partout. Il y avait encore pire que la poussière : la boue. Elle était sans fin dans les tranchées. Le jour, les soldats creusaient les tranchées, et le soir, ils marchaient dedans. La boue était partout – dans leurs vêtements, leur nourriture, leur eau. Le temps froid faisait en sorte que des pans entiers des parois de la tranchée s'écroulaient. Pire encore, après il fallait essayer de refaire les tranchées avec de la boue et dans le froid.

L'armée avait de la difficulté à fournir des vivres (en anglais « rations » abrégé en « rats ») au front. Les hommes ne recevaient habituellement pas de viande fraîche et de pain. Ce qu'ils avaient, c'était des biscuits de mer, des vivres de l'armée à longue durée de conservation, comme du bœuf salé en conserve et des biscuits secs. Ils ont souffert de la « bouche des tranchées » causée par une mauvaise hygiène dentaire. Après avoir passé des jours debout dans la boue, les soldats perdaient la sensation dans leurs pieds, qui après un certain temps commençaient à enfler et à s'infecter. Ensuite, leur pieds devenaient rouges et brûlaient comme s'ils étaient en feu, ce qui rendait les soldats incapables de marcher ou de combattre. Ils devaient ramper jusqu'aux postes de soins sur le terrain.



Photo de soldats canadiens prise dans les tranchées de la Première Guerre mondiale.

Les tirs d'artillerie faisaient du front de bataille une étendue désertique jonchée de cratères. Les attaques au gaz ont suscité la peur de l'inconnu et ont causé un grand nombre de pertes. Les hommes voulaient fuir les tranchées pour échapper aux tirs d'artillerie et les attaques au gaz, ce qui a entraîné des tirs à la mitrailleuse et d'autres pertes. Les mitrailleurs pointaient leurs pièces sur les lignes de front ennemies et attendaient l'occasion de faire feu. Les chars ont aussi créé le chaos sur le front. Les soldats les appelaient les « land creepers », les boîtes de conserve et les « willies ». Les monstres qui s'approchaient, avançant dans la boue, causaient une panique généralisée et faisaient des ravages.

Les hommes ont fait de leur mieux pour surmonter ces épreuves. Bien des choses étaient horribles, notamment la puanteur, la boue, l'absence d'hygiène, les poux et les rats, les gaz, l'artillerie, les tirs de mitrailleuse et les morts. Voilà les réalités des tranchées de première ligne et les hommes ont fait de leur mieux pour composer avec celles-ci. Ils obéissaient aux ordres et, à l'occasion, montaient sur le dessus des tranchées pour attaquer l'ennemi. Dans ces conditions, ils ont souffert ensemble vivant une expérience commune.

La coupe Kingston

Le Musée de l'ARC expose un ancien trophée de hockey sur glace. Jusqu'à maintenant, c'est le commandant du 1 RCHA qui présente la coupe aux gagnants d'un tournoi de hockey annuel entre les Batteries A et B. La présentation de la coupe Kingston est une tradition de l'Artillerie canadienne qui remonte aux années 1930. Elles s'affrontent en l'honneur de Sainte Barbe, la sainte patronne des artilleurs, lorsqu'elles ne sont pas déployées outre-mer. Un homme d'affaires de Kingston (Ontario), Wallie Cusick, a commandé le trophée en 1927. La coupe a été présentée pour la première fois aux gagnants de la ligue de hockey inter-batteries de Kingston.

Le hockey sur glace remonte à loin au sein de l'Armée britannique, avant la création de la Ligue nationale de hockey en 1917 et la Confédération canadienne en 1867. Depuis le début des années 1800, des membres de la Force régulière britannique en Amérique du Nord britannique jouaient à l'occasion une ancienne forme de hockey sur glace. Ils ont appris à jouer en Angleterre, et ils ont apporté le jeu avec eux. En 1843, des soldats britanniques ont joué à Kingston (Ontario), a indiqué Sir Arthur Freeling, un lieutenant britannique stationné à Kingston.

Les Forces armées canadiennes ont aussi une longue tradition de hockey. Des soldats ont toujours accordé une grande valeur au sport pour inculquer des qualités comme le leadership, le travail d'équipe et la ténacité. Après la création de la Batterie A en 1871, les soldats de la garnison ont joué une ancienne version du jeu. Après que le gel hivernal ait eu lieu, ils jouaient sur la surface de la cour de la caserne et sur le lac Ontario. De fait, les artilleurs canadiens ont été les pionniers du hockey au Canada.

Bien que le hockey ne soit pas une invention canadienne, les artilleurs ont contribué au développement du jeu dans sa forme moderne. Le premier match amateur de hockey canadien a eu lieu à Montréal en 1875, et ils ont, selon toute vraisemblance, utilisé les règlements des troupes de la garnison locale. Les premiers règlements canadiens publiés l'ont été en 1877. Les Canadiens ont modernisé le jeu dans les années 1880. Par exemple, ils ont réduit le nombre de joueurs de chaque côté, passant de neuf à sept.

En 1886, des Canadiens ont formé l'Association de hockey amateur du Canada, qui a duré douze ans. En 1893, ils ont commencé à faire la compétition pour la coupe Stanley. En 1909, ils ont lancé l'Association nationale du hockey, qui est ensuite devenue la Ligue nationale de hockey en 1917. Il n'y a aucun doute que la coupe Kingston s'inscrit dans cette histoire canadienne unique.

By Andrew Oakden



Service de la garnison à Ste-Lucie, Première Guerre mondiale

Il s'agit d'un service de la garnison avec une saveur tropicale durant la Première Guerre mondiale. En décembre 1914, le gouverneur représentant l'île de Ste-Lucie a demandé une aide militaire britannique. Les Britanniques, à leur tour, ont demandé l'aide du gouvernement canadien. Le Canada a accepté cette demande en janvier 1915 et a rassemblé l'artillerie de garnison pour servir dans les Antilles. Le capitaine A. E. Harris, de Québec, a commandé le contingent d'artilleurs canadiens à la batterie de défense La Toc, à Ste-Lucie (Antilles britanniques). Les volontaires venaient de Québec, Halifax, Saint John, Toronto et Victoria. Le détachement originel comptait 10 officiers et 105 militaires du rang. En novembre 1918, leur total s'élevait à 17 officiers et 240 militaires du rang.

Les Canadiens sont arrivés à Ste-Lucie le 6 avril 1915. Les Britanniques ont quitté la batterie de défense La Toc, près de la ville de Castries, en 1907. Au cours des huit années précédentes, le fort était sans effectif. Il n'avait pas de stocks et l'armement consistait en quatre gros canons français de 14 cm (modèle de 1880). Ces canons étaient des armes de garnison inefficaces avec une portée de 3 km. Ils avaient aussi deux canons navals britanniques BL VII de 6 pouces. Il s'agissait d'armes de garnison efficaces, avec une portée de 13 km.

En mai 1915, le major Harris est devenu le commandant des troupes à Ste-Lucie. Au cours des quatre années suivantes, soit la durée de la mission, le major Harris avait de nombreuses fonctions. Des artilleurs canadiens gérait la batterie à



Photo de la batterie de défense La Toc, avec l'un des canons français de 14 cm. Photo : David Stanley ©, 2018.

La Toc et préparait l'île en vue d'une possible attaque d'insurgés. Ils ont formé une partie du Régiment des Antilles britanniques, constitué de membres de la population locale qui sont allés sur le Front occidental (36 hommes de Ste-Lucie sont morts durant la Première Guerre mondiale). Des artilleurs canadiens ont effectué des patrouilles en mer pour défendre le port. Ils ont aussi exploité les feux de défense et la station de transmission du port. Des artilleurs ont effectué des opérations de dragage de mines dans la zone du port. En mars 1918, le gouverneur d'une autre île, soit Saint John's d'Antigua, a demandé de l'aide pour réprimer une émeute. Le major Harris a accédé à sa demande et a envoyé des artilleurs. Lorsque les Canadiens sont arrivés, l'émeute a pris fin. Les artilleurs sont restés pendant un mois pour maintenir l'ordre public.

Les Britanniques avaient fermé la garnison à Ste-Lucie en 1907 en raison d'une épidémie de fièvre jaune. Pendant une décennie, la forêt a repris ses droits sur les terrains adjacents près du fort. Le terrain était presque impénétrable quand les Canadiens sont arrivés. Ces derniers ont dégagé le terrain et pulvérisé de l'huile de dormance sur les étangs pour tuer les insectes. Malgré ces actions, il n'était pas rare que 50 p. 100 des soldats soient en congé de maladie. Les mesures sanitaires étaient strictes, mais cela n'a pas empêché la propagation du paludisme et de la fièvre jaune, ce qui a donné lieu à des problèmes de santé répandus. Cinq artilleurs canadiens sont décédés en service à Ste-Lucie. Ils ont été enterrés sur une parcelle de terre achetée aux autorités coloniales, dans le cimetière Choc de Ste-Lucie.

Après la Première Guerre mondiale, les Forces armées canadiennes ont décidé de fermer la garnison de Ste-Lucie. En raison de l'affaiblissement des hommes, ils ont voyagé vers le Canada après le rude hiver canadien de 1918-1919. Le colonel Harris est arrivé sur le dernier navire à Saint John (Nouveau-Brunswick), le 10 juin 1919. Harris a mené la campagne de Ste-Lucie du début à la fin – une réalisation remarquable durant la Première Guerre mondiale.

By Andrew Oakden

Obusier MK III de 5,5 pouces

Le Musée de l'ARC a un obusier MK III de 5,5 pouces placé en face de l'entrée du musée. Notre canon comprend l'affût n° 863 et le tube n° 7041, fabriqués en 1942. C'est un canon imposant qui présente un ensemble distinctif de ressorts métalliques verticaux sous le berceau. L'obusier de 5,5 pouces est communément absent des discussions sur le Canada et la Deuxième Guerre mondiale. À mon avis, l'obusier de 5,5 pouces, ainsi que les régiments canadiens d'artillerie moyenne, ont eu un rôle crucial à jouer durant la Deuxième Guerre mondiale.



L'obusier 5,5 pouces devant le Musée de l'ARC.

En 1939, le plan de guerre à long terme du général McNaughton exigeait six régiments canadiens d'artillerie moyenne. Les régiments d'artillerie moyenne ont été pour beaucoup dans l'apport de concentrations de tirs fournis sur l'ennemi. La capacité de cibler l'ennemi avec des tirs d'artillerie fournis est devenue un élément marquant de la 1^{re} Armée du Canada, qui a débuté par la formation du 1^{er} Régiment d'artillerie moyenne après le début de la guerre. En décembre 1939, le 1^{er} Régiment d'artillerie moyenne arrivait en Angleterre avec des obusiers désuets de 6 pouces. Or, il lui fallait de l'artillerie nouvelle pour être efficace dans l'effort de guerre.

En 1939, la Grande-Bretagne a désigné deux modèles potentiels pour l'Artillerie moyenne : l'obusier de 4,5 pouces et l'obusier de 5,5 pouces. L'obusier de 4,5 pouces lançait un projectile de 55 livres sur 20 500 verges. L'obusier de 5,5 pouces lançait un obus de 100 livres sur 16 200 verges. Durant la Deuxième Guerre mondiale, les régiments canadiens d'artillerie moyenne ont utilisé les deux canons. Le général McNaughton étudia la possibilité de fabriquer l'obusier de 5,5 pouces au Canada. Il a rejeté l'idée puisqu'elle était difficilement réalisable. La société Canadian National Railways Munitions Ltée a produit trois cent affûts pour les obusiers de 5,5 pouces et de 4,5 pouces. Les affûts étaient interchangeables entre les deux canons.

En 1943, le Canada comptait six régiments d'artillerie moyenne. Le général McNaughton a équipé les régiments d'artillerie moyenne d'obusiers de 4,5 pouces et de 5,5 pouces. Le canon de 5,5 pouces a commencé à sortir des lignes de montage à l'été de 1941. Le Canada a reçu son premier lot de quatre canons d'essai en août 1941. Le 5^e régiment d'artillerie moyenne a effectué les essais canadiens sur le canon de 5,5 pouces; la Troupe B du 1^{er} Régiment d'artillerie moyenne y a aussi participé. En septembre 1941, le 5^e Régiment d'artillerie moyenne a reçu douze obusiers de 5,5 pouces. Les premières unités britanniques ont reçu des canons de 5,5 pouces à l'été de 1941. Les Britanniques ont aussi équipé les armées d'Australie, de France, d'Inde, de Pologne et d'Afrique du Sud. Chacune a reçu ses canons à divers moments durant la guerre. En termes d'obusier de 5,5 pouces, on n'avait que quatre Marks. On n'a produit que trois Marks durant la guerre, avec quelques différences mineures, dont les soudures et le rivetage.

Après les essais initiaux, le concept avait besoin de quelques changements. Les concepteurs voulaient des cylindres hydropneumatiques verticaux, qui n'avaient pas été efficaces durant les essais initiaux. Les concepteurs ont remplacé les cylindres hydropneumatiques par des ressorts de métal robuste. Les ressorts ont fonctionné, mais leur production était ardue. La portée du canon s'est avérée inefficace à 16 200 verges avec un projectile de 100 livres. Les concepteurs ont réglé ce problème en utilisant un projectile plus léger. Le recours à un obus de 82 livres a permis d'accroître la portée à 18 100 verges. Même si le projectile ait été plus léger, il renfermait 1,5 livre supplémentaire d'explosifs comparé à l'obus de 100 livres. Plusieurs types d'obus ont été utilisés durant la Deuxième Guerre mondiale, dont des fumigènes, éclairants et bri-sants.

L'Armée canadienne a constitué des formations de la taille d'une brigade appelées Groupes d'artillerie de roquettes de l'Armée (GARA). Ils ont centralisé les artilleries moyenne et lourde au niveau des corps et des divisions. Ils ont aussi affecté les régiments d'artillerie moyenne à de plus petites fonctions d'appui, au besoin. Les régiments d'artillerie moyenne étaient à capacité complète avec 16 canons. Les six régiments canadiens d'artillerie moyenne ont servi en Angleterre, en Italie et dans l'Europe du Nord-Ouest durant la Deuxième Guerre mondiale. Les six régiments étaient le 1^{er}, le 2^e, le 3^e, le 4^e, le 5^e et le 7^e. Il n'y avait pas de 6^e Régiment.



Photo du 1^{er} Régiment d'artillerie moyenne en Angleterre datant de 1943.

L'opération Husky en Sicile a commencé le 10 juillet 1943. Il est vite devenu évident que les canons moyens à longue portée (soit les obusiers de 4,5 pouces et de 5,5 pouces) pouvaient engager des cibles distantes que les canons de 25 livres ne pouvaient pas atteindre. La nouvelle doctrine de guerre mettait l'accent sur la centralisation de l'artillerie. À la fin de 1942, le général Montgomery a ordonné que les CAR de division aient le commandement centralisé de toute l'artillerie de la division, y compris les régiments d'artillerie moyenne, une partie des GARA. Le Canada a créé le 1^{er} GARA canadien en octobre 1942, ce qui a permis la concentration d'un barrage de tirs sur les cibles ennemies.

À l'automne 1943, trois régiments canadiens d'artillerie moyenne sont allés combattre dans la cadre de la campagne d'Italie. En décembre 1943, chacun avait un détachement complet de seize canons de 4,5 pouces ou de 5,5 pouces. En Italie, le 1^{er} Régiment d'artillerie moyenne a reçu les anciens canons de la 8^e Armée britannique en janvier 1944. Malheureusement, les Britanniques avaient donné au Canada de vieux canons usés plutôt que des canons neufs. En raison du voyage difficile durant la campagne nord-africaine, les affûts tombaient en morceaux. Malheureusement, les obusiers de 5,5 pouces ont connu plusieurs explosions précoces dans l'âme. Après quelques centaines de rondes, le projectile faisait vibrer le tube et explosait. Les canons étaient sujets à une usure excessive, et les canons avaient besoin de nouveaux tubes après 2 400 tirs.

L'artillerie divisionnaire du Canada a participé à un assaut à deux brigades lors de la bataille de Valguarnera, dès le 17 juillet 1943, ce qui donnait lieu à une avancée rapide de l'artillerie derrière l'ennemi en retraite. L'Artillerie moyenne a renforcé le tir de l'artillerie de campagne, ce qui a donné lieu à une plus grande efficacité des tirs et une grande concentration des tirs sur les cibles ennemies. À l'avenir, l'artillerie divisionnaire allait jouer un rôle de premier plan dans la guerre. Durant cette bataille, 88 canons ont fait feu en moyenne 68 fois, ce qui représente un total de presque six milliers d'obus, ce qui est la plus grande concentration de tir du Canada depuis la Première Guerre mondiale.

La campagne de Sicile a été la première opération de combat au niveau de la division avec la participation de l'artillerie divisionnaire du Canada. L'opération Husky comprenait des artilleurs canadiens qui étaient dans les collines de Sicile à développer leur formule gagnante. Des artilleurs canadiens ont commencé sans aucune expérience du combat et ils ont développé une formule de guerre qui a réussi en Italie continentale et en Europe du Nord-Ouest. L'obusier de 5,5 pouces ajoutait un mordant très nécessaire contre les forces allemandes et il s'est avéré être d'une très grande utilité durant la guerre. Les Alliés ont procédé à plus de 2 600 000 tirs avec le canon de 5,5 pouces entre le jour J et le jour de la victoire en Europe.



Photo du 4^e Régiment moyen avec deux obusiers de 5,5 pouces en Angleterre, 1943-1944.

Le Canada a envoyé neuf canons de 5,5 pouces au Canada aux fins d'entraînement durant la guerre, et 85 autres ont été envoyés au Canada après la guerre. Ces canons formaient l'épine dorsale de l'Artillerie moyenne au Canada dans l'après-guerre. En 1947, le Canada comptait 32 canons au sein de la Force régulière, 30 au sein de la Réserve et 32 en entreposage. Il convient de souligner que le Canada a apporté les mortiers de 25 livres et de 4,2 pouces en Corée, mais pas les canons de 5,5 pouces – vraisemblablement en raison des restrictions opérationnelles de la Deuxième Guerre mondiale. Les Britanniques ont utilisé le canon de 5,5 pouces lors de la guerre de Corée. En février 1954, le Canada a décidé de remplacer tous les obusiers de 5,5 pouces par des obusiers M1 de 155 mm plus modernes. Le Canada a envoyé 55 de ses 85 obusiers de 5,5 pouces à des pays de l'OTAN.

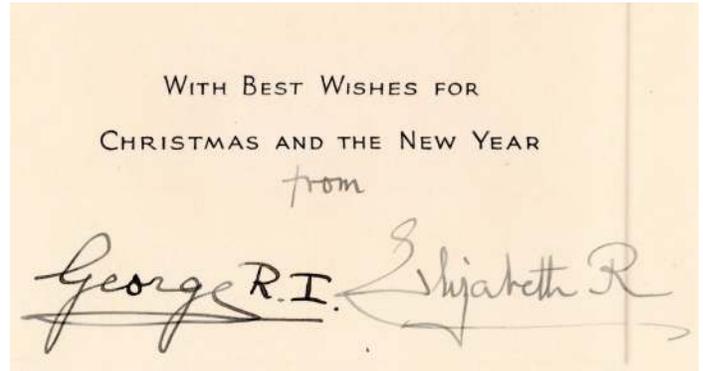
Après la Deuxième Guerre mondiale, il y a eu un vent de nostalgie en faveur de l'obusier de 5,5 pouces. Des artilleurs en vantaient les mérites. Même s'ils étaient contents de le voir mis hors service, ils aimaient aussi le canon pour sa contribution durant la Deuxième Guerre mondiale. L'histoire de l'obusier de 5,5 pouces, de même que celle des régiments canadiens d'artillerie moyenne, souligne l'importance de l'Artillerie canadienne durant la Deuxième Guerre mondiale et d'accorder au passé le respect qu'il mérite.

By Andrew Oakden

Une carte de Noël

L'envoi de cartes de Noël est une tradition qui a vu le jour au début du XIX^e siècle. C'est un petit geste qui compte beaucoup – une note écrite qui témoigne de votre attention. Lorsque la carte renferme une photo, elle fait office d'instantané de la situation dans le temps et donne au destinataire une raison de conserver la carte. Le Musée de l'ARC a une vaste collection de cartes postales, dont des cartes de Noël. Dans nos archives, nous avons une carte de Noël unique, qui était adressée au commandant de la Force outre-mer du Canada en Angleterre et datant de décembre 1940.

En décembre 1940, le lieutenant-général A. G. L. McNaughton C.B., C.M.G., D.S.O., un artilleur canadien, commandait la Force outre-mer du Canada, ou le VII^e Corps, qui est devenue la 1^{re} Armée canadienne. Dans ce cas, le général McNaughton a vraisemblablement mis la carte en montre au quartier général. Toute lettre adressée au général McNaughton est certainement remarquable et celle-ci revêt une importance particulière. À l'intérieur de la carte, il est écrit : « Meilleurs vœux pour Noël et le Nouvel an » (traduction libre), et c'est signé King George V et Elizabeth R.



La carte renferme les autographes du roi et de la reine en titre. Elle comprend aussi une photo d'eux prise devant le palais de Buckingham après un raid de bombardement. Certes, cette carte a aidé la monarchie à rester en contact avec l'effort de guerre.

Radhael Tuck & Sons Ltée., qui étaient les éditeurs de leurs Majestés, le Roi et la Reine, ont produit la carte. Ils ont publié la carte dans des conditions difficiles et complexes. Bien que l'ennemi ait été en mesure de bombarder le palais de Buckingham, il n'a pas réussi à empêcher les Alliés de fêter Noël. C'était un moyen attentionné de maintenir les traditions britanniques en cette période difficile. C'est certainement un pan remarquable de l'histoire des artilleurs canadiens de la Deuxième Guerre mondiale.

By Andrew Oakden

ICCS Vietnam – 1973

Ce ne sont pas toutes les activités de maintien de la paix qui se déroulent en vertu d'un mandat de l'ONU. L'une de ces missions a eu lieu au Vietnam, de janvier à juillet 1973 – appelée l'opération Gallant. Dans les archives du Musée de l'ARC, j'ai trouvé une collection de photos du maintien de la paix durant les années 1960 et 1970. Deux photos qui ont attiré mon attention portent au verso la mention « ICCS Vietnam ».



La photo de gauche montre un hélicoptère ICCS UH-1, avec des Canadiens à bord, pendant qu'il survole Saïgon en 1973. La photo de droite montre le quartier général de l'ICCS à Saïgon.

Bien que l'on sache bien que le Canada n'a pas combattu aux côtés des É.-U. pendant la guerre du Vietnam, jusqu'à 30 000 Canadiens se sont joints aux Forces américaines de 1955 à 1975, de ce nombre, 12 000 hommes ont assumé des rôles de combat au Vietnam et 134 d'entre eux ont perdu la vie. Le Canada a envoyé des observateurs et des soldats du maintien de la paix au Vietnam, en dehors du mandat des Nations Unies. Les Canadiens sont d'abord allés au Vietnam en 1954, dans le cadre du Comité international de sécurité et de contrôle (International Committee for Security and Control [ICSC]). Ils ont participé à ce comité jusqu'au 27 janvier 1973, lorsque le Nord-Vietnam, le Sud-Vietnam, les États-Unis et la République du Sud Viet Nam ont signé les Accords de paix de Paris. Le document comprenait la création de la Commission internationale de contrôle et de surveillance pour le Vietnam (ICCS). Le Canada s'est porté volontaire pour y prendre part en tant que l'un des quatre pays qui étaient parties neutres afin d'aider à rétablir la paix au Vietnam. Dès le 29 janvier 1973, le Canada a envoyé 240 membres des Forces canadiennes et 50 civils du ministère des Affaires extérieures pour surveiller le cessez-le-feu. Le Canada a choisi des participants de toutes les branches des Forces canadiennes, dont des artilleurs. L'un d'eux était le lieutenant-colonel D. Moreside, un ancien commandant du 1 RCHA.

L'ICCS comprenait des représentants de quatre pays : deux États communistes – la Hongrie et la Pologne – et deux pays démocratiques – le Canada et l'Indonésie. Leur mandat consistait à superviser le cessez-le-feu, vérifier la conformité et surveiller l'application des accords de paix. Ils devaient signaler les violations des accords, comme le meurtre de civils et de militaires. Malheureusement, bien que les É.-U. aient retiré 95 p. 100 de leurs troupes en 1973, la guerre entre le Nord-Vietnam et le Sud-Vietnam s'est poursuivie. Les deux parties ont violé le traité à des milliers de reprises, pendant que les Américains se tassaient la plupart du temps. Pour sa part, l'ICCS a échoué dans sa mission. Les membres communistes n'étaient pas d'accord avec les conclusions des membres démocratiques et l'ICCS n'avait ni les pouvoirs nécessaires ni l'unité voulue pour émettre des constats d'infraction. De leur côté, les Canadiens sont devenus frustrés et ne disposaient pas de pouvoirs pour mettre un terme aux violations de l'accord de paix.

Les observateurs canadiens voyageaient par les airs pour des raisons de sécurité. L'ICCS a passé un contrat avec Air America, qui a peint ses hélicoptères en blanc, comme sur la photo ci-haut. Le 7 avril 1973, les Nord-Vietnamiens ont abattu un hélicoptère de l'ICCS, tuant tous ceux qui se trouvaient à bord, dont un Canadien, le capitaine Charles Laviolette du 12^e Régiment blindé. C'est en partie ce qui a poussé le gouvernement canadien à retirer sa force d'observation. Les Canadiens sont partis le 31 juillet 1973, et ont été remplacés par une force de l'Iran. Les Canadiens ont signalé jusqu'à 18 000 violations et des dizaines de milliers de victimes vietnamiennes. Le Canada ne contrôlait pas la paix; ils étaient les témoins de l'escalade de la guerre du Vietnam. L'ICCS est restée au Vietnam jusqu'à la chute de Saïgon, le 30 avril 1975, ce qui a mis un terme à la guerre du Vietnam.

Faire un don

Vos dons sont importants!

Tous les dons sont traités rapidement et un reçu officiel vous est envoyé.

Je désire soutenir le Musée de l'ARC par un don de :

Nom : _____

Adresse : _____

Ville et province : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Je consens à ce que mon nom soit ajouté à la liste d'envoi du Musée de l'ARC et à recevoir le bulletin trimestriel (Barrage)

Oui - J'y consens. Non - Je n'y consens pas.

Nous tenons à remercier les personnes suivantes pour leurs récents dons.

Forman Honda

Ken Cashin

Thomas Stimpson (In memory of Mrs. Frances Jakeman)

Contact Us

Pour nous joindre

Telephone : (204) 765-3000 Ext. 3570
 Fax:(204) 765-5289
 Email: rcamuseum@forces.gc.ca
 Website: rcamuseum.com
 Facebook: RCA Museum

The Royal Canadian Artillery
 Museum (The RCA Museum)
 Building N-118
 CFB Shilo
 P.O. 5000, Station Main
 Shilo, Manitoba R0K 2A0

Musée de l'Artillerie royale
 canadienne
 (Musée de l' ARC)
 Bâtiment N-118
 BFC Shilo
 C.P. 5000, succursale Main
 Shilo (Manitoba) R0K 2A0

Telephone : (204) 765-3000 poste 3570
 Facsimile : (204) 765-5289
 Courriel : rcamuseum@forces.gc.ca
 Site Web : rcamuseum.com
 Facebook: RCA Museum

Director/Directeur
 Assistant Curator/Conservatrice adjointe
 Collections Manager/Gestionnaire des collections
 Admin Coordinator/Coordonnatrice administrative
 Front Desk/Reception

Andrew Oakden
 Dayna Barscello
 Clive Prothero-Brooks
 Cheryl van der Raadt
 Anita Michelsen

Ext/poste 3763
 Ext/poste 3577
 Ext/poste 3076
 Ext/poste 4563
 Ext/poste 3570